

Les tourments nationaux dans l'œuvre de Yéghiché Tcharents (1897–1937)

Élisabeth MOURADIAN VENTURINI

Docteure en littératures et civilisations

Traductrice

INALCO Paris (FR)

mv.elisabeth@free.fr

Doi : 10.5077/journals/connexe.2022.e1041

Résumé

Dans cet article, j'étudie l'attachement de **Yéghiché Tcharents** au thème national en identifiant les événements historiques qui influencent la formation et l'évolution de sa poésie.

Poète inspiré de la révolution internationaliste, chantre aux accents futuristes de Lénine et des foules en révolte, Tcharents, écrivain audacieux par ses actions et son œuvre, est par son destin l'incarnation à la fois des tragédies, des espérances et du désenchantement de sa nation qui irriguent son langage poétique en mutation constante au fil des évolutions politiques et géopolitiques. Par ailleurs, l'impossibilité de la réalisation de son « rêve national » dans l'URSS de Staline, rend ses relations complexes et ses réactions insolites vis-à-vis de l'ordre établi. Tcharents est encore aujourd'hui considéré comme contradictoire dans sa vie et antithétique dans sa **poésie**.

Mots-clés : Tcharents, Arménie, poésie, URSS

Abstract

In this article, I examine **Yeghishe Ch'arents'** dedication to the national theme by identifying the historical events that affect the formation and evolution of his poetics.

An inspired poet of the Internationalist Revolution, an advocate of Lenin and of the revolting masses, Ch'arents', a daring writer through his actions and his work, is by his destiny the embodiment of the tragedies, the hopes and the disenchantment of his nation, which irrigate his poetic language, constantly changing with political and geopolitical developments. Moreover, the impossibility of realising his "national dream" in Stalin's USSR makes his relationships complex and his reactions to the established order unusual. Ch'arents' is still considered contradictory in his life, and antithetical in his **poetry**.

Keywords: Ch'arents', Armenia, Poetry, USSR

*Si tu veux qu'on écoute ton chant,
Deviens le souffle du temps !*

Yéghiché Tcharents, 1929 (Aghababian et Zakarian 1968, 26)¹

Introduction

Poète d'une époque, Yéghiché Tcharents l'est incontestablement. Autodidacte, curieux et par-dessus tout audacieux, il fut pratiquement de tous les combats de son temps. Bouleversé et bouleversant comme toute cette période tourmentée, il connut et vécut les pires tragédies de son pays.

En 1915, en tant que soldat volontaire, il part au front et est témoin des atrocités de la guerre. Il salue la révolution des bolcheviks de 1917 et sera, plus tard, considéré comme le chantre de la révolution en Arménie soviétique.

En 1932, Tcharents a déjà vingt ans de création à son actif. En 1933, il écrit *Le livre du chemin* [Գիրք ճանապարհի] où s'esquissent des sujets devenus tabous après les années 1920, ce que le pouvoir stalinien n'apprécie guère, notamment la pièce de théâtre en vers *Intermède*². L'acteur principal des rôles tragiques du Théâtre accuse le directeur d'avoir volé et changé certains écrits du fondateur du Théâtre. Tcharents sera interrogé dès 1935 et deviendra une victime des procès d'Erevan³.

La rivalité des puissances européennes et la Première Guerre mondiale, guerre totale, anéantissent des millions de vies et redessinent la carte du monde. Partagé entre deux adversaires du conflit – l'Empire russe et l'Empire ottoman – le territoire historique de l'Arménie devient à nouveau un champ de bataille et le peuple arménien la victime directe de la confrontation militaire. Près d'un million et demi d'Arméniens de l'Empire ottoman sont massacrés lors du génocide de 1915.

La mort est omniprésente dans l'œuvre de Tcharents. En témoignent ces trois poèmes, écrits à différents moments qui portent le même titre *Vision de mort* [Մահվան տեսիլ] : le premier, écrit en octobre 1920, sonne le glas de l'État-nation avorté, celui de 1933 porte un regard rétrospectif sur l'échec de la lutte de libération nationale et les massacres par les gouvernements turcs successifs. Enfin, le dernier, écrit en février 1936, toujours sous le même titre, est dédié à la mémoire d'Alexandre Tamanian (1878–1936), architecte-urbaniste de l'Erevan moderne, victime des répressions stalinienne.

Le thème national comporte quelques éléments constants dans l'œuvre de Tcharents : le génocide de 1915, la perte de la patrie historique, l'enterrement de la Question arménienne par les puissances européennes ainsi que l'évolution de la question nationale, de l'approche révolutionnaire internationaliste de Lénine (Lénine 1920) à la solution imposée par Staline.

Dans *Feu sacrificiel* [Ռդջակիզվող կրակ], 1918–1920 (Aghababian et Zakarian 1962, 140), l'image de la *maison lointaine abandonnée* lui est douloureuse :

Et mon âme brûle d'une souffrance douce,
Ma maison laissée au loin comme un souvenir évaporé.

Pour rejoindre la maison natale, il faut emprunter des chemins difficiles, oeuvrer pour la victoire de la révolution internationaliste, quitte à renoncer au traité de Sèvres (10 août 1920) qui incarnait l'espoir d'une réunification des terres et des hommes dans un État souverain.

Dans les années 1930, les sentiments nationaux qualifiés de nationalistes deviennent, pour Staline, synonyme de trahison de la révolution et de l'État soviétique. En 1936, André Gide, membre de la délégation française au Congrès des écrivains soviétiques, en fait le constat amer :

Maintenant que la révolution a triomphé, maintenant qu'elle se stabilise, et s'apprivoise ; qu'elle pactise, et certains diront : s'assagit, ceux que ce ferment révolutionnaire anime encore et qui considèrent comme compromissions toutes ces concessions successives, ceux-là gênent et sont honnis, supprimés (Gide 2009, 60).

En littérature et dans l'art, la dissimulation devient un moyen d'expression. L'élément déclencheur des ennuis de Tcharents serait la révélation de l'appel « Ô peuple arménien, ton unique salut est dans ta force collective » – dissimulé sous forme d'un acrostiche dans le poème *Précepte* [Պատուամ], écrit le 9 mai 1933⁴.

L'histoire et les valeurs nationales imprègnent toute l'œuvre de Tcharents. Dans son poème *Quinze ans* [Տասնհինգ տարի], écrit en 1935, après un passage obligatoirement élogieux sur la soviétisation, il propose un inventaire du triste passé de l'Arménie d'avant la révolution bolchevique et de son « présent léniniste lumineux » dont le régime stalinien se considère comme l'héritier. Mais en même temps, pour souligner l'histoire millénaire du peuple arménien, le poète évoque les inscriptions d'Élam⁵, avant l'évocation en creux du génocide par l'image d'un pays « délaissé tel un corps à mi-mort » (Tcharents A. 1983, 17).

Jusqu'à son arrestation, le 26 juillet 1937, et sa mort en prison, le 27 novembre 1937, la répression stalinienne n'aura pas raison de l'idée nationale du poète de la révolution. De 1935 à 1954, les œuvres de Tcharents ne sont plus publiées en URSS. Les textes inédits, écrits de 1934 à 1937, ont été édités au fur et à mesure de la levée des interdits et après la fin de l'URSS.

Tcharents est perçu encore aujourd'hui comme un écrivain controversé, voire paradoxal pour ses idées et ses ruptures poétiques et politiques. Dans le présent article, on essaiera de comprendre les raisons de l'attachement au thème national, d'identifier les événements qui jalonnent et influencent la formation et l'évolution de sa poétique.

1. Le génocide de 1915 : un témoignage en poésie

Chez Tcharents, le thème du génocide se développe en palimpsestes (Genette 1992) : du récit du soldat Yéghiché Soghomonian, témoin oculaire de la découverte des massacres lors de l'avancée de l'armée russe en Anatolie, à la révision des causes des massacres à travers le prisme du révolutionnaire convaincu jusqu'à son évocation dissimulée comme un acte de désobéissance du poète désenchanté de la révolution. Le génocide est présent ouvertement ou en filigrane dans sa poésie : dans *Légende dantesque* [Դանթեական սոսսսսսսսս], écrit en 1915, dans *Vision de mort* (4 mai 1933) qui porte en épigramme le vers : « Massacre, massacre, massacre ! » du poème homonyme de Siamanto (1878–1915), une des victimes de 1915, dans *Quinze ans* (1935), etc.

En février 1915 à Kars, dans son poème *Patrie aux yeux bleus* [Կապուտաչյա հայրենիք] (Aghababian et Zakarian 1963, 7–13), Tcharents fait part de ses aspirations nationales selon l'expression symboliste. Ici, la patrie est à l'image d'une promesse et « un serment d'union » emplît le cœur du poète de joie. Mais, quelques mois plus tard, les événements tragiques anéantissent la patrie du poète. Les atrocités du génocide⁶, la dispersion des rescapés et le sort désastreux du pays esquissent rapidement les contours de l'idéal du « pays Naïri », avancé d'abord dans la poésie de Vahan Térian (1885–1920)⁷.

Le premier poème sur le génocide, *Légende dantesque* (Aghababian et Zakarian 1963, 14–36), est le témoignage du combattant dans les rangs des volontaires auprès de l'armée russe, qui a déjà pris le nom de plume de Tcharents. Il découvre l'enfer sur terre : êtres massacrés, terres brûlées et gorgées de sang. Il raconte comme un correspondant de guerre. Tcharents fait des ancrages topologiques : la « Ville morte », « le verger », « le lac », « le puits souillé » par des lambeaux de corps en décomposition, la « colline » de tous les dangers et de peur, que l'on retrouve dans *Vision de mort* de 1933. Il découvre la guerre et ses conséquences tragiques. Chez les survivants, l'effroi de la catastrophe se transforme en cauchemar. Le poète vit très mal la défaite. Le « serment non tenu » l'accable. L'idée d'avoir laissé les amis morts dans les champs couverts de glace le rend honteux et meurtri :

D'un regard muet, nous nous enterrâmes,
Et descendîmes dans la tombe de nos âmes réciproques.

Cette pensée l'accompagnera toute sa vie telle une plaie ouverte refusant de cicatriser.

Dans *Omnipoème* [Ամենասոսսսս], à l'éloge des bienfaits de la révolution bolchevique, Tcharents associe le souvenir de 1915. Des « christs arméniens » meurent de faim et de maladie par milliers dans la rue. Hamo, un épicier, semble ne pas les voir même si devant son échoppe, « un orphelin était en train de mourir » (Aghababian et Zakarian 1963, 139). C'est aussi l'image du « rescapé naïrien, mendiant un bout de pain » devant la maison de Mazout Hamo du roman *Pays Naïri* [Երկիր Նայիրի] (1921–1926), que l'on retrouve dans le poème *Requiem aeternam* (1936) où le poète et son père représentent les survivants réduits à la mendicité.

Le désespoir et les illusions perdues s'inscrivent en filigrane dans ce poème hymnique *Requiem æternam*, écrit entre le 30 mai et le 30 novembre 1936. Témoin et survivant du génocide, Komitas devient le porteur de la cohésion nationale et symbolise, pour le poète, le deuil interdit par le régime stalinien.

Le révérend père Komitas – dont la figure a été choisie pour le monument commémoratif de 1915 à Paris – fascine Tcharents. Né en 1869 en Anatolie, têt orphelin, il est envoyé au séminaire du catholicossat d'Etchmiadzine, puis à Berlin où il mène des études en ethnomusicologie et entreprend un vaste travail d'harmonisation et d'esthétisation de la musique populaire arménienne.

Le 24 avril 1915, la police turque de Constantinople le déporte au camp de Çankırı⁸. Son destin se confond avec celui de son peuple. Il devient le témoin troublé du désastre national. Pendant vingt longues années, son témoignage sera silencieux, invisible, mais imposant depuis l'hôpital psychiatrique de Villejuif à Paris. Tcharents compare Komitas à « une feuille agonisante et à un esprit emporté et témoin » (Tcharents A. 1983, 310) qui trouve son peuple errant, décapité sur les chemins de la mort. Les mêmes forces violentes – « ouragan, tourbillon cruel et menaçant, tempête folle » – tel « un fauve affamé qui avale tout et transforme le pays en désert, prenant les mères et les enfants dans sa gueule », sont la représentation allégorique du génocide. Les germes de la « folie » de Komitas sont dans cette tragédie, comme la conséquence des horreurs, vues sur les chemins de déportation (Soulahian-Kuyumjian 2001).

Tcharents se recueille devant la dépouille de Komitas le 26 mai 1936. La volonté populaire d'inhumer Komitas en Arménie s'est réalisée, au prix de tracasseries. Tcharents pense que le retour des rescapés dans la mère-patrie est le préalable de l'union nationale. Mais le pouvoir soviétique y voit un obstacle à l'accomplissement de la victoire mondiale de l'internationalisme prolétarien sur le « nationalisme petit-bourgeois ». La figure de Komitas n'est pas compatible avec les principes d'éducation simplistes du nouvel homme soviétique, car elle incarne ce lien « dangereux » entre le peuple d'Arménie soviétique et la diaspora du monde bourgeois. L'enterrement de Komitas à Erevan réveille les consciences. Pour Tcharents, il n'y a qu'un seul peuple et il doit rester uni : rappelons l'acrostiche dissimulé du poème *Précepte* en 1933. Le retour de Komitas au pays, même « en dépouille », fait de lui le témoin de « l'ancienne unité ». La dépouille devient par conséquent le médium entre l'individuel et le collectif, entre l'immanent et le transcendant :

La même inquiétude et l'immense
Pensée chère, naïrienne,
Le même rêve anonyme,
Désiré, millénaire ...

Tcharents partage le même rêve, scellé sur les paupières de Komitas, qu'il sacralise. Le passé devient présent, le présent « défriche » le chemin vers l'avenir. Est-ce l'ancien rêve national devenu anonyme ? Pourquoi est-il interdit dans cette nouvelle patrie ?

2. L'abandon de la question nationale et la fin de l'État-nation : la perte de la patrie antique

Tcharents portera l'image de la patrie perdue à la fois comme une plaie non cicatrisée et comme une source de ses aspirations nationales transcendantes. Certains événements historiques sont à la base des images, des lieux poétiques : la ville de Kars, le connétable Vardan, champion malheureux des luttes contre la Perse (V^e siècle), les défaites et les pertes territoriales, le génocide (le Grand Crime), etc.

C'est à l'issue de la guerre russo-turque de 1877–1878, que la région natale de Tcharents, la province de Kars, a été rattachée à l'Empire russe et que la Question arménienne est entrée sur la scène internationale comme élément de la Question d'Orient, lorsqu'est posée la question de réformes pour garantir la sécurité des personnes et des biens contre les exactions des tribus kurdes et tcherkesses dans les traités de San Stefano et de Berlin (1878), mais sans prévoir de garanties d'application. Déçu, le futur catholicos Khrimian Haïrik (1820–1907), en tête de la délégation arménienne, compare la position de l'Arménie à « une louche en papier » avec laquelle il était impossible de se servir « dans la grande marmite de l'Europe » quand les autres puissances étaient armées d'une « louche de fer ». Cette comparaison métaphorique, se retrouve régulièrement dans la littérature arménienne, ainsi que dans la poésie de Tcharents.

La résolution de la Question arménienne figure dans le programme de tous les partis politiques, formés à la fin du XIX^e siècle. Deux d'entre eux vont jouer un rôle important dans le sort de l'Arménie : le premier est la Fédération révolutionnaire arménienne-*Dachnaksoutioun*, créée en 1890, à Tiflis, qui adhèrera à la II^e Internationale socialiste en 1907 et qui prône l'autodéfense ; le second parti est celui du groupe des ouvriers marxistes, constitué en 1898, à Tiflis, sur les principes internationalistes, embryon des bolcheviks arméniens qui voient dans la chute de l'Empire tsariste et la victoire du communisme dans le monde la voie de l'émancipation des peuples opprimés.

Après l'anéantissement des Arméniens de l'Empire ottoman, les révolutions russes de 1917 bouleversent la situation de l'Arménie. La débandade de l'armée russe du Caucase laisse le champ libre aux forces turques, jusque-là battues sur le terrain, pour relancer l'offensive en février 1918, et reprendre les provinces arméniennes de l'Empire ottoman, mais aussi les régions de Kars et d'Ardahan, rétablissant ainsi les frontières de 1877. La Turquie veut s'imposer en Transcaucasie, profitant du vide créé par l'effondrement de l'Empire des tsars et des intérêts divergents des nations. Malgré la paix signée par les bolcheviks russes à Brest-Litovsk en 1918, à la mi-mai, les Turcs prennent Alexandropol et menacent Erevan. Leur progression est arrêtée au prix de la résistance désespérée des Arméniens à Sardarapat, Karakilissa et Bach-Aparan.

C'est dans les conditions désastreuses de l'anéantissement des Arméniens de l'Empire ottoman et des conséquences d'Octobre 1917, qui provoquent la débandade de l'armée tsariste du front du Caucase, l'effondrement de l'empire et le retour des forces germano-russes, que

va naître la première république arménienne indépendante le 28 mai 1920. Elle est réduite à un territoire de 10 000 km² dénué de ressources économiques, accablé de réfugiés, en proie à la famine et aux épidémies, confronté à des conflits frontaliers avec les voisins, pris entre les tentatives d'intervention de l'Entente pour empêcher une paix séparée et la guerre civile en Russie.

La fin du conflit mondial et la défaite ottomane offrent un court répit, faisant renaître l'espérance d'une résolution de la question nationale par les puissances de l'Entente victorieuse, auxquelles les Arméniens sont restés fidèles, à la différence de leurs voisins géorgiens et azéris qui se sont placés sous la tutelle respectivement de l'Allemagne et de la Turquie. Mais sous l'impulsion de forces turques dissidentes réunies par Mustafa Kemal qui rejette les projets de partage de l'Empire ottoman, la guerre se poursuit sous une autre forme au Caucase. Ses troupes s'allient aux musulmans de la région dans les conflits qui les opposent aux Arméniens pour le contrôle des territoires disputés dont le Nakhitchevan, le Karabagh, le Zanguézour. Les troubles s'intensifient au milieu de l'année 1919 sur fond de déplacement des populations, de l'installation des rescapés du génocide, de l'arrivée des réfugiés chassés par la guerre civile en Russie et des conflits entre Caucasiens. Le poème de Tcharents *Chavarche le chef* [Խմբապետ Շավարշը] (novembre 1928) a comme toile de fond ces événements (Aghababian et Zakarian 1963, 286–300). Un chef de soldats volontaires, ayant perdu toute sa famille et sa terre natale pendant le génocide, est devenu une bête sauvage. Tcharents invite à réfléchir sur la complexité des actes d'un homme désespéré face aux guerres et aux injustices.

Les manifestations du 1^{er} mai 1920 se transforment en révolte. Une partie des soldats passe du côté des bolcheviks. Le capitaine Sarkis Moussaélian devient le chef des forces insurrectionnelles. Le 5 mai, le gouvernement dominé par le *Dachnaksoutioun*, devenu le parti hégémonique, prend des mesures drastiques contre les bolcheviks qui passent en clandestinité. Tcharents l'évoque dans son poème *Le train blindé « Vardan Zoravar »* [Զրահապատ « Վարդան զորավար »].

L'armistice de Moudros (30 octobre 1918) entre les Alliés et l'Empire ottoman avait obligé les forces ottomanes à quitter l'Arménie, qui revient aux frontières de 1914 (56 000 km²). Le rêve de la patrie millénaire ressurgit à la conférence de la Paix, qui reconnaît *de facto* la République d'Arménie (19 janvier 1919), puis élabore le traité de Sèvres (10 août 1920). Mais quand en novembre 1920, le président Wilson rend sa sentence arbitrale sur des frontières réunissant les provinces arméniennes des deux empires ottomans et russes, la situation a déjà changé sur le terrain. L'alliance opportuniste entre les héritiers des empires vaincus, désormais unis dans la volonté d'exclure les puissances de l'Entente du règlement des problèmes régionaux, prend l'Arménie – comme le reste du Caucase – en tenailles. L'axe Ankara-Moscou se forme au nom de la révolution socialiste en Orient et de la lutte contre l'impérialisme capitaliste. Début septembre, à Bakou, au Congrès des Peuples d'Orient de l'Internationale communiste, la Turquie est qualifiée de bastion de la révolution permanente

en Orient, et l'Arménie – agent de l'impérialisme international. Le traité de Sèvres est une des cibles communes. La fourniture par Lénine d'or, de blé et d'armes à Kemal l'aide à mener sa « guerre d'indépendance » en Asie mineure d'abord, contre les Grecs et contre le foyer arménien de Cilicie. Le 2 septembre 1920, Kemal attaque l'Arménie sans que ni les puissances de l'Entente, ni la Russie bolchevique n'interviennent. En octobre, la délégation de Moscou à Erevan s'octroie la mission d'assumer le rôle de médiateur entre la Turquie et l'Arménie, à la condition que cette dernière renonce au traité de Sèvres.

Le 30 octobre, les Arméniens doivent ainsi quitter la citadelle de Kars sans livrer bataille. Les bolcheviks font circuler l'idée que le gouvernement dachnak a « vendu » le pays aux Turcs. L'avancée des forces kémalistes le contraint à entamer des négociations et à accepter des conditions humiliantes au traité d'Alexandropol, le 2 décembre 1920. Le même jour, le gouvernement arménien doit signer un accord avec l'envoyé de Moscou, prévoyant la soviétisation du pays, sous la pression de l'Armée rouge qui marche sur Erevan depuis l'Azerbaïdjan déjà soviétisé depuis avril 1920. L'insurrection populaire du 18 février 1921 contre les excès du pouvoir bolchevique n'obtiendra pas le soutien sollicité auprès de la France et de l'Angleterre, et l'Armée rouge reprend Erevan (avril 1921) puis le dernier bastion de résistance dachnak au Zanguézour (juillet 1921), entérinant l'entrée de l'Arménie dans l'ère soviétique. Au niveau international, Lausanne remplace Sèvres : il n'y est plus question que de droits culturels et religieux pour les Arméniens restés dans la nouvelle république turque.

Le poème de Tcharents *Vision de mort* (Aghababian et Zakarian 1962, 324), écrit le 6 octobre 1920, décrit le désarroi du poète vis-à-vis de la tragédie nationale, de la fin du rêve et de la défaite de la lutte de libération. L'élément symbolique, la potence, que l'on verra aussi dans le roman *Pays Naïri* [Երկիր Նայիրի], attend sa victime. La potence dans la ville est la lyre de la Mort. Le cœur du poète tremble comme la corde tendue d'un violoncelle délaissé, car la potence représente son dernier chant d'amour filial – *le sommet de mes nostalgies* – et elle est là :

Comme l'obscur mépris de mon destin, ou comme
Une promesse ancienne que j'ai laissée inachevée, trahie.

Est-ce la promesse de la *Légende dantesque* [Դանթեսական առասպել], celle venant de l'Antiquité au nom de la gloire de la patrie antique que Tcharents avait tenue devant ses camarades, tombés sur le champ de bataille ?

Le rêve d'un État national indépendant avec le soutien de l'Entente se solde par le rattachement obligé d'une partie résiduelle du territoire historique à la Russie des Soviets. Ces événements renforcent chez Tcharents le sentiment que l'Arménie a été trahie par ses Alliés européens et qu'elle a fait le bon choix en optant pour les bolcheviks pour sauver le pays.

3. La question nationale au prisme de la révolution de Lénine : l'action du poète révolutionnaire

La révolution bouleverse le temps réel et le temps poétique. Tcharents participe épisodiquement à la révolution russe. Le romantisme révolutionnaire remplace le symbolisme. Après la victoire des bolcheviks, Tcharents, enchanté, espère enfin voir la réalisation de son rêve national selon les principes de l'internationalisme : une Arménie soviétique ayant *a minima* les frontières de 1914, sinon étendue aux provinces de l'Empire ottoman pour lesquelles Lénine avait reconnu en décembre 1917 le droit à l'autodétermination. Les conditions de la soviétisation doucheront ces espérances.

En Arménie, la deuxième soviétisation coïncide avec le début de la NEP, lorsqu'il s'agit de consolider le régime face aux insurrections qui se multiplient contre le communisme de guerre. Cela passe par l'inoculation de l'idéologie prolétarienne dans tous les domaines et toutes les couches sociales.

Dans le monde littéraire, les débats sont vifs pour définir les voies de la littérature prolétarienne. L'État devient petit à petit l'unique éditeur qui assure également la censure littéraire. Le 14 juillet 1925 est créée la Fédération des écrivains soviétiques. Le *Proletkult* russe montre l'orientation philosophique de la littérature prolétarienne.

Les directives du pouvoir centralisé de Moscou sont appliquées à Erevan. Le monde éditorial se centralise. L'édition de l'État, *PetHrat* est créée en novembre 1921. Pour Tcharents, les années 1920 représentent une période créatrice, mouvementée. Il écrit des poèmes futuristes qui portent d'ailleurs l'influence du poète Vladimir Maïakovski⁹. Entre juin et août 1922, Tcharents, Abov et Vechtouni fondent le groupe des « Trois ». Leur « Déclaration des Trois », publiée dans le journal « Arménie soviétique » suscite de virulents débats en Arménie (Beledian 2009, 327).

En parallèle à ces écrits futuristes, Tcharents expérimente et compose des poèmes avec des approches poétiques différentes. Il écrit, par exemple, le *Recueil de chants* [Տաղարան] (Aghababian et Zakarian 1962, 221–246) où il recrée l'univers poétique du barde Sayat-Nova (XVIII^e siècle).

En 1924 à Moscou, Tcharents fonde avec deux camarades la revue *Standard* avec l'ambition de devenir le précurseur d'une nouvelle approche artistique et littéraire, alors que le pouvoir des Soviets cherche la servilité de l'art et de la littérature à l'idéologie.

Le Président du Conseil des Commissaires du Peuple, Alexandre Miasnikian (1866–1925), voit en Tcharents le chantre de la révolution susceptible d'incarner la poésie de la nouvelle littérature nationale. Il organise le voyage du poète en Europe du 23 novembre 1924 au 31 juillet 1925, ce qui fait avorter le projet de *Standard*. L'écrivain visite Constantinople, Athènes, Naples, Rome, Venise, Paris, Berlin. Ce voyage renforce sa vision du lien entre l'art poétique et l'époque : la poésie doit être *le souffle de son temps*, le miroir de son époque.

Dès la seconde moitié des années 1920, un raidissement du pouvoir central vis-à-vis des attentes des républiques soviétisées en matière de politique nationale se traduit par des purges. En Arménie, on déplore la mort d'Alexandre Miasnikian dans un accident d'avion¹⁰.

La solution internationaliste de la question nationale devient chez Tcharents une source d'inspiration. Le poème *Omnipoème* (mars 1920–décembre 1922, Erevan, Moscou) est l'expression optimiste des lendemains radieux de l'Arménie soviétique. Le poème évolue autour des thèmes de la révolution permanente et de la fraternité internationaliste. Les trois protagonistes représentent les aspirations nationales de différentes couches sociales : Poghos, l'ouvrier qui trouve sa voie à l'aide de la révolution et devient bolchevik ; Sogo, l'instituteur qui rêve toujours des six vilayets promis par l'Entente, et Hamo, l'épicier pour qui ne compte que le bon déroulement des ventes et ses profits.

L'instituteur Sogo et le *fedai*¹¹ Hamazasp, originaires d'Arménie occidentale, ne comprennent pas pourquoi le pays ne trouve pas sa place sur cette terre. Tcharents le sait, et de plus, connaît son ennemi : c'est le Capital, l'ogre qui se promène partout et se nourrit de cadavres. Mais la révolution n'est pas loin. Tcharents connaît la raison, le moteur de la révolution : c'est l'envie des gens simples d'arrêter la guerre et de fraterniser avec tous les peuples. Il emmène le lecteur à Moscou, pour parler du coup d'État bolchevique et de la guerre civile. Et de Moscou partent aux quatre coins du monde des dépêches : « Frères, levez-vous, c'est notre lutte finale ! » (Aghababian et Zakarian 1963, 146). À la fin du poème, si le poète salue la construction du monde nouveau, il exprime sa crainte, devenue prophétique :

Si ces jours enflammés me trompent :
De mon coeur, toujours comme toi et avec toi !
Je chanterai encore et toujours ta gloire –
Moi,
infime,
Dernier / Poète ...

Tcharents ne dissimule aucunement la vraie motivation de son attachement à la construction du nouveau monde : reconstruire son rêve national, par la voie internationaliste révolutionnaire.

Pays Naïri [Երկիր Նայիրի], roman publié en 1926, marque la désillusion face au rêve national resté en suspens après le génocide et la perte de la patrie historique. C'est l'évocation des souvenirs d'un témoin oculaire, d'un acteur des temps sombres.

Les événements géopolitiques entre 1913 et 1920 animent et bouleversent la ville. Le quotidien de la ville provinciale est perturbé par la guerre. Le tourbillon du coup d'État orchestré par Lénine, le guide des bolcheviks, dits « Naïrophobes », à Petrograd en novembre 1917, s'abat sur la tête des représentants de la ville. La République nationale naît en mai 1918 sur des ruines et ravive les espoirs de la ville naïrienne. Peu de temps après, l'échiquier politique est envahi par des « forces naïrophobes ». Puis, c'est la fuite incompréhensible, basement préparée par certains « Naïrophobes » dont l'image est incarnée par l'enseignant

Monsieur Marouké. Tcharents ne le flatte pas. D'ailleurs, Tcharents avait l'intention de le « rectifier », mais il ne l'a jamais fait¹².

En octobre 1920, le dernier train quitte la gare, laissant Mazout Hamo avec ses fidèles lieutenants – le médecin et l'instituteur – sur les hauteurs de la forteresse. Mazout Hamo est crucifié au poteau télégraphique tel Jésus-Christ emportant avec lui son « rêve cérébral »¹³.

Tcharents est à la fois tragique, autodérisoire et impitoyable. Le roman traduit son immense tristesse irrémédiable. Il reprend le thème des désastres de l'histoire nationale dans son poème *Vision de mort* (4 mai 1933), qui fait partie du recueil *Livre du chemin*. Cela ressemble à un inventaire de l'histoire de la lutte de libération nationale, dont la défaite culmine avec le génocide et ses conséquences désastreuses.

Le silence règne sur la « Rive de l'Effroi » [Սարսափի ափ] (Aghababian et Zakarian 1968, 226). Tcharents fait défiler les fantômes des hommes de la vie culturelle et politique du passé qui ont oeuvré pour la lutte de libération nationale. On reconnaît Ghévond Alichan (1820–1901), poète, traducteur, philologue, entré en 1838 dans l'ordre des Mekhitaristes de l'île de San Lazzaro à Venise. Il a fait connaître le peuple arménien, sa culture et sa civilisation auprès des États européens. Puis on reconnaît Raffi (1835–1888), dont les romans historiques ont éduqué des générations entières, ainsi que l'écrivain et intellectuel Raphaël Patkianian (1830–1892), qui claironne l'appel au combat, et d'autres. Sur la voie menant vers la colline, ils rencontrent avec Dante, l'un des fondateurs du parti dachnak, Kristapor Mikaëlian (1859–1905), décrit comme un personnage mi-homme, mi-machine, celui qui anéantit les rêves du peuple par ses actions « mal calculées » (Aghababian et Zakarian 1968, 586). Un cortège de morts, tel *un énorme fleuve humain* déferle vers la colline. C'est la représentation métaphorique des massacres réguliers organisés sur le territoire de l'Arménie occidentale. Le poète fait avancer le cortège funéraire avec en tête un vieillard tenant dans sa main une *louche en papier* et répétant sans cesse un nombre magique, qui évoque Khrimian Haïrik à la Conférence de Berlin. La foule grimpe et arrive au sommet de la colline où une danse folle met tout et tous en un mouvement déchaîné, comme la farandole des morts de la colline de la *Légende dantesque* [Դանթեական առասպել] (Aghababian et Zakarian 1968, 262).

Dans sa relecture de l'épopée *David de Sassoun* [Սասունցի Դավիթ] (1933), Tcharents rend la noblesse responsable des infortunes de la patrie en croisant les aspects historiques et mythiques de différentes époques. Il veut comprendre les raisons de l'acceptation de l'assujettissement et de cette légende de défaite qui les poursuit depuis des siècles. Il trouve une continuité, une similitude de mentalité entre les notables du passé et les dirigeants politiques et littéraires de son époque : la même docilité et la même obéissance. Toute l'histoire nationale est comme un « récit insensé » qu'on a raconté, de génération en génération, sans se poser la question de savoir « comment changer les choses » (Aghababian et Zakarian 1968, 203).

Tcharents a besoin de revenir régulièrement aux événements politiques pour comprendre les erreurs des dirigeants et réaffirmer son adhésion à la révolution et à l'idéologie soviétique.

Au début des années 1930, c'est un poète de renom. On compte plusieurs publications : en 1922, le *Recueil d'œuvres* [Երկերի ժողովածու] en deux volumes, en 1927, le *Recueil des poèmes* [Բանաստեղծությունների հավաքածու] et en 1932, les *Oeuvres* [Երկեր]. Tcharents croit être au service de la littérature prolétarienne, mais tel un poète libre. Il respecte les directives du Parti, mais en parallèle, la dissimulation et l'ambiguïté prennent progressivement place dans ses textes. Par ailleurs, les échéances de la réalisation du rêve national ont changé. L'avenir n'est plus au futur proche, mais dans un futur incertain. Il rêve d'une vie meilleure pour les générations futures. Le destinataire est dans un avenir lointain.

4. Face à Staline, la résistance silencieuse

Le régime totalitaire avance sa vision de résolution de la question nationale. Dans la lutte pour le pouvoir au sein du Parti, en 1927, Staline l'emporte sur Trotski et commence à concentrer le pouvoir administratif et politique. Après la fin de la NEP, au début des années 1930, la collectivisation des terres, l'assassinat de Kirov (1^{er} décembre 1934) et l'élaboration de la nouvelle Constitution qui prévoit des transformations dans la gestion étatique et l'administration politique, Staline prépare de nouvelles vagues de répressions.

Le Parti exige l'exécution de la commande idéologique et attend des résultats et une docilité absolue de la part des écrivains définis comme des « ingénieurs des âmes ». L'année 1934 scelle l'enterrement solennel de la littérature libre. En URSS, avec la création de l'Union des Écrivains, la dénonciation et la délation sont encouragées. Pour ceux qui se sont égarés du « bon chemin », le Parti prévoit un système d'autocritique (Vaissié 2008, 57). En réalité, la formule de la « forme nationale et du fond socialiste » de la littérature, présentée par la propagande comme une protection des littératures nationales, écrase la liberté artistique et littéraire. Après la censure de son *Livre du chemin* en 1934, dans lequel Tcharents trace le cheminement sinueux de l'histoire arménienne jusqu'à la reconstruction au sein de l'Union soviétique, le poète qui s'inspire de la voie philosophique de l'enseignement taoïste, est accusé de nationalisme.

En 1934, le I^{er} Congrès des écrivains soviétiques institutionnalise la vision du pouvoir d'une littérature au service de la propagande. Membre de la délégation arménienne, Tcharents met en avant dans son discours le « rôle des littératures nationales dans la construction de la culture soviétique » : quitter le champ restrictif de « l'autolimitation nationale » grâce à la révolution, rester dans le sillon de la culture nationale, ne pas penser « du social » uniquement, et la traduction comme méthode d'échange de l'expérience poétique (Aghababian et Zakarian 1968, 267).

Aghassi Khandjian, premier secrétaire du Comité central du P(b)C d'Arménie, s'efforce d'atténuer les conséquences du discours de Tcharents, le qualifiant d'incident auprès de l'Union des écrivains arméniens. Mais certains critiques littéraires en Arménie voient dans la réédition du recueil en 1934 une poésie des « idées nationalistes incompatibles avec les

idéaux de l'internationalisme soviétique ». Même les quatrains, dédiés à Alexandre Miasnikian (Aghababian et Zakarian 1968, 436), où le poète exprime son regret de la perte d'un fidèle des idées de Lénine, d'un défenseur des arts et des littératures nationales, sont censurés.

À partir de juillet 1936, de nombreux écrivains sont victimes des procès d'Erevan. L'image poétique de « la forêt du chant antique dévastée à la fois par le vent violent étranger et le vent patrial », présente dans plusieurs poèmes de cette période, exprime l'impact des répressions sur le milieu littéraire. Le régime totalitaire entend faire taire les aspirations nationales. Les écrivains audacieux sont identifiés et dénoncés comme traîtres et contre-révolutionnaires.

Est-il possible que, tout au moins pour la communauté littéraire soviétique, cette effroyable, voire dégoûtante au sens littéral, persécution politico-sociale et l'ostracisme, en raison de laquelle il y a plus de trois ans que je suis chassé du domaine public et littéraire soit un secret ?, écrit Tcharents en 1935 (Issoïan, et Tcharents, A. 2007, 192).

La servilité au régime totalitaire de certains collègues lui est incompréhensible. Mais il est prêt à les défendre. Dans le poème *Aujourd'hui, tout Hélicon est descendu...* [Իջել է այսօր Հելիկոնն սաբոթող], il croit à leur innocence et dénonce la politique d'humiliation menée envers la littérature et la culture arméniennes :

Est-il possible de porter le chant
De tout un peuple au tribunal
Et telle une pitoyable foule criminelle
De le fouetter et de l'accuser ?

Tcharents les défend et accepte la punition telle une « joie sacrée ». Anéantir l'esprit sacré de son rêve national est donc le paroxysme des désillusions du poète.

De même, il déplore la situation désastreuse du champ littéraire national dans le poème *Deux Sintis* [Երկու Սնտիս] (Issoïan, et Tcharents, A. 2007, 146–159), dédié à l'historien révolutionnaire Nersik Stépanian (1898–1937), arrêté en juillet 1936 sous l'ordre de Beria et condamné à la peine capitale. Il compare les victimes à des « feuilles grises et jaunes » dispersées par les « tempêtes » et les « vents méchants ». Malgré tout, le poète ne perd pas espoir, car de « nouvelles tiges chuchotent ».

C'est le sentiment d'être trompé par un système – qui se voulait comme un « drapeau étincelant » au nom duquel le poète a fait des sacrifices – qui l'anime dans le jugement porté sur la littérature nationale. Dans « Hélicon du chant naïrien », il constate, amer, sa déception :

Ce dithyrambe tardif vous déplore ici
Cette élégie immaculée du poète (Tcharents A. 1983, 185).

Toujours présent dans sa poésie, le thème national prend des couleurs et des accents nostalgiques :

Mais où est Kars et où est ce garçon tremblotant dans le parc,
Qui avait des rêves fragrant et où est Térion à la voix triste ? (Tcharents A. 1983, 96).

L'image d'un Térian, à l'esprit naïrien, triste et nostalgique, se présente sous un jour automnal. Son souvenir est vif dans l'esprit du poète. Il est devenu le gardien des pensées de Tcharents, restées intactes :

Ta mémoire qui est brillante et parfumée,
y a planté sa tente bleue,
Voilà, ta voix résonne joyeuse comme le soleil ... (Tcharents A. 1983, 222).

Le désenchantement renforce l'acceptation des erreurs de son engagement politique. Dans son dernier poème, écrit en prison à la fin du mois de septembre 1937, et adressé à Avétik Issahakian, il reconnaît l'erreur du poète révolutionnaire sur la force du chant du peuple.

Conclusion

La question nationale continuellement repoussée dans le temps reste le point névralgique de la poésie de Tcharents. L'interdiction de parler du génocide et des aspirations nationales, la promesse non tenue, donnée aux camarades tombés pour la libération de la patrie, engendrent des questions sans réponse. Le thème national évolue avec ses aspirations révolutionnaires. C'est le lien logique de cause à effet : la victoire de la révolution bolchevique en Arménie devait être le garant de la réalisation de la question nationale. Lénine a d'ailleurs l'image de sauveur dans ses textes.

Conscient de sa mission, il promeut l'idée de la reconstruction nécessaire de la littérature nationale. Depuis la mort du poète Vahan Térian et la disparition de la pléiade des poètes d'Arménie occidentale, en 1915, marquée à jamais par la distinction avant et après le génocide, la poésie tente de réinventer des expressions nouvelles. Tcharents emploie, par exemple, le terme *Metz Yeghern* [« Grand Crime »] en 1933, dans son poème *Vision de mort* : « Devant nous passaient alors des enfants morts et des vieux, Des générations entières, mutilées : offrande au pressoir du Grand Crime » (Aghababian et Zakarian 1968, 260).

Tcharents redimensionne la ligne transcendante de sa poétique au fur et à mesure de l'évolution des événements géopolitiques et nationaux. Il crée des images emblématiques, à significations multiples, ancrées dans le temps. L'image du « Pays Naïri » réunit en elle tous les traits communs de son rêve national : crainte sacrée, réalité mythique, terre ancestrale, amour, mal du pays, défaite tel un défunt cher, crève-cœur, chant, etc. L'une de ces images est « le peuplier naïrien élané du faubourg de Nork », qui symbolise l'évolution de la poésie nationale depuis son oralité jusqu'à la poésie de Térian (Aghababian et Zakarian 1968, 308). La nouvelle Erevan, le quartier de Nork et le peuplier parfumé sont les garants de la « naïrité » de cette Arménie soviétisée.

Tcharents écrit le poème *Le garçon aux cheveux bouclés* [Գանգրահեր սղահ] entre 1928 et 1929, quand ses aspirations nationales sont liées à la réalité de l'Union soviétique. Pourtant, l'avenir lui apparaît aux couleurs symbolistes : « la croix d'or enfoncée dans le bleu du ciel », etc. Dans un décor lumineux et chaleureux, il reprend son « rêve naïrien »,

exprimé par l'image panoramique d'une future « chaussée qui s'étire de la nouvelle Erevan jusqu'à l'Ararat » (Aghababian et Zakarian 1968, 103).

De même, dans le poème *De ma douce Arménie* [Ես իմ անուշ Հայաստանի] (1922), le point référent de la transcendance est la preuve de l'adoration de la patrie (Aghababian et Zakarian 1962, 221–246). Le passé est glorieux, le présent miséreux. Le poète promet de rester fidèle à sa patrie. Il partage ses souffrances. Cette glorification de la patrie le pousse vers les sphères de l'au-delà. Le cœur nostalgique du poète veut atteindre le sommet enneigé de l'Ararat comme « le chemin de l'inaccessible gloire ». Le mont biblique symbolise l'Arménie éternelle.

À l'heure du Dégel, et surtout en avril 1965, pour le cinquantenaire du génocide, une manifestation massive inattendue fit resurgir les revendications aux cris de « Nos terres » et « Justice ». Des poètes et des écrivains, tels Hovhannès Chiraz, Parouir Sévak, Séro Khanzadian et bien d'autres, reprenant ces thèmes, furent à nouveau ciblés par le régime. Après l'effondrement de l'URSS, le conflit du Haut-Karabakh a entretenu l'idée de l'échec de la lutte de libération nationale en Arménie comme en diaspora, alors que le pays restait pris dans l'étau des enjeux géopolitiques des grandes puissances, mettant en danger son existence même. Une voix de poète-témoin comme celle de Tcharents est peut-être à venir.

Notes

- 1 La traduction des citations est d'Élisabeth Mouradian Venturini.
- 2 Même titre en arménien. Par la décision du 14 novembre 1933 du Comité central du PC(b) d'Arménie, le recueil est qualifié de « diffamation contre-révolutionnaire trotskiste contre le Parti et son guide, qui donne une interprétation fort idéaliste à l'histoire de l'Arménie, exprimant ouvertement le nationalisme fort combattif » (Gasparian 1991, 25).
- 3 Les vagues des répressions entre 1936 et 1938 font 300 000 victimes en Arménie. Dans son article « Les "opérations" de masse de la "Grande Terreur" en URSS, 1937–1938 » (2006), Nicolas Werth dresse le bilan du stalinisme sur les données réunies des archives du NKVD, des archives du Président de la Fédération de Russie. « Document 95 : Extrait du rapport-bilan du 1^{er} Département spécial du NKVD. Sur le nombre des individus arrêtés et jugés par les organes du NKVD pour la période allant du 1^{er} octobre 1936 au 1^{er} juillet 1938 : condamnés : 1 124 000 dont 556 259 à la peine de mort. [...] – comme membres d'organisation nationalistes antisoviétiques : [...] arméniennes : 6 922 ».
- 4 La rumeur veut qu'il ait été dénoncé par un ami écrivain. À l'interrogatoire du 16 novembre 1936, au NKVD d'Arménie, les deux juges d'instruction reprennent les motifs de l'interrogatoire de 1935 et reviennent sur l'acrostiche. Tcharents répond : « [...] je ne le [l'acrostiche] considère pas du tout comme une devise contre-révolutionnaire, dachnak, parce que j'ai employé le terme peuple dans un sens foncièrement opposé à celui de nation [...]. Cette poésie a été écrite en 1933, quand, comme on le sait, la situation des régions montagneuses d'Arménie était catastrophique, c'était le présupposé objectif de ma disposition quelque peu pessimiste, et qui avait transparu sur quelques pages de mon livre, en particulier dans ce slogan. [...] J'avoue que malgré ma perception personnelle de ce slogan en tant que non contre-révolutionnaire, il est tout à fait possible qu'elle puisse être perçue comme contre-révolutionnaire » (Gasparian 1994, 28–29).
- 5 Dans l'inscription trilingue (élamite, akkadien et vieux perse) de Béhistoun, en 522 av. J.-C., sous le règne du roi Darius I^{er}, le nom de l'Arménie, *Armina*, est mentionné pour la première fois dans les sources historiques.
- 6 Sur le génocide, on peut se référer, parmi l'importante bibliographie, aux ouvrages de Kévorkian (2006), Ternon et Kévorkian (2015), Becker *et al.* (2015), et Nichanian (2015).

- 7 Au sujet du pays Naïri, cf. l'essai de Violette Krikorian dans la rubrique « Champ Libre » (pp. 113–127).
- 8 Sur la déportation des élites arméniennes de Constantinople, voir Chavarche Missakian (2015), Yervant Odian (2010) et Aram Andonian (2013).
- 9 Dans son article *Pro doma sua*, en février 1923 Tcharents écrit : « S'il est besoin de le dire – je peux annoncer que j'ai appris beaucoup de Maïakovski, que je peux considérer avec fierté comme mon maître » (Aghababian et Zakarian 1966, 42). Et en 1937, dans son poème *À Vladimir Maïakovski*, il exprime sa tristesse face au gâchis d'un talent immense (Tcharents A. 1983, 223).
- 10 Dès 1925, la mort de Miasnikian suscite des rumeurs. À partir de 1926–1927, les purges contre les anciens dachnaks, hintchaks, spécifistes, SR ralliés, et les trotskistes locaux, correspondent aux campagnes contre les oppositionnels de droite ou de gauche qui accompagnent la montée au pouvoir de Staline (Mouradian 1990, 46).
- 11 *Fédai* ou *fedayi* était un volontaire arménien qui quittait sa famille pour adhérer à un groupe de volontaires d'auto-défense afin de lutter contre les massacres et les pillages des villages en Empire ottoman.
- 12 Dans sa lettre du 13 septembre 1924, de Tiflis, adressée à Achot Hovhannissian, Tcharents fait part de son intention d'apporter quelques changements dans la description du personnage de Marouké : « [...] la première et la plus importante rectification, c'est l'histoire de Monsieur Marouké : dans la première partie du roman, il est un enseignant provincial, il frappe les enfants, etc., dans la deuxième partie, c'est un opposant au parti dachnak sans principes, dans la troisième, il est bolchevik [...] » (Aghababian et Zakarian 1967, 411).
- 13 « Le plus terrible et le plus répugnant est que ces hordes barbares de l'ennemi clouent, dit-on, une planche de bois au milieu du troisième poteau télégraphique au-dessus de la tête de Mazout Hamo et écrivent dessus, figurez-vous, en lettres naïriennes : M.H.R.N. qui signifie : "Mazout Hamo – Roi de Naïri" » (Aghababian et Zakarian 1966, 270).

Références bibliographiques

- Afanasyan, Serge. 1981. *L'Arménie, l'Azerbaïdjan et la Géorgie de l'indépendance à l'instauration du pouvoir soviétique (1917–1923)*. Paris : L'Harmattan.
- Andonian, Aram. 2013. *Constantinople, 24 avril 1915 : l'arrestation et la déportation des intellectuels arméniens* (traduit par Hratch Bédrossian). La Ferté-sous-Jouarre : Le Cercle d'écrits caucasiens.
- Becker, Annette, Bozarslan, Hamit, Duclert, Vincent, Kévorkian, Raymond, Minassian, Gaïdz, Mouradian, Claire, et Nichanian, Mikaël, eds. 2015. *Le génocide des Arméniens. Un siècle de recherches (1915–2015)*. Paris : Armand Colin.
- Aragon, Louis. 1962. *Histoire de l'URSS de 1917 à 1960*, en 2 vol. Paris : Presses de la Cité.
- Arendt, Hannah. 2005. *Le système totalitaire : Les origines du totalitarisme* (Traduction révisée par Hélène Frappat). Paris : Seuil.
- Beledian, Krikor. 2006. « [Désastres conjugués](#) ». *Revue des Deux Mondes* : 138–149.
- Beylerian, Arthur. 2011. *Le mouvement national arménien [1914–1923]* ; Préface de Varoujan Sirapian. Alforville : Sidest.
- Courtois, Stéphane. 2006. *Les logiques totalitaires en Europe*. Monaco : Éditions du Rocher.
- Crépon, Marc. 2004. *Terreur et poésie*. Paris : Galilée.
- Dédéyan, Gérard, éd. 2007. *Histoire du peuple arménien*. Toulouse : Privat.
- Der-Melkonian, Chaké. 1978. *Politiques littéraires en U.R.S.S. : depuis les débuts à nos jours*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Dumont, Paul. 1983. *La mémoire du siècle 1919–1924 : Mustafa Kemal*. Bruxelles : Complexe.
- Genette, Gérard. 1992. *Palimpsestes : La littérature au second degré*. Paris : Seuil.
- Gide, André. 2009. *Retour de l'U.R.S.S.*, suivi de *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »*. Paris : Gallimard.

- Kévorkian, Raymond. 2006. *Le génocide des Arméniens*. Paris : Odile Jacob.
- Lénine. 1920. « [Première ébauche des thèses sur les questions nationale et coloniale. Pour le II^e Congrès de l'Internationale Communiste](#) ». *L'Internationale Communiste* 11 : 145–152.
- Mahé, Jean-Pierre, et Mahé, Annie. 2005. *L'Arménie à l'épreuve des siècles*. Paris : Gallimard.
- Missakian, Chavarche. 2015. *Face à l'innommable : Avril 1915* (traduit par Arpik Missakian). Marseille : Parenthèses.
- Mouradian, Claire. 1990. *De Staline à Gorbatchev : histoire d'une république soviétique, l'Arménie*. Paris : Ramsay.
- Nichanian, Marc, éd. 2003. *Yeghishe Charents : The Poet of the Revolution*. Costa Mesa, CA : Mazda Publishers.
- Nichanian, Marc. 2006. *Entre l'art et le témoignage, littératures arméniennes au XX^e siècle : La Révolution nationale*, t. 1. Genève : Métispresses.
- Nichanian, Mikaël. 2015. *Détruire les Arméniens : histoire d'un génocide*. Paris : PUF.
- Odian, Yervant. 2010. *Journal de déportation* (traduit par Léon Ketcheyan). Marseille : Parenthèses.
- Renan, Ernest. 2011. *Qu'est-ce une nation ?* Paris : Mille et une nuits.
- Soulahian-Kuyumjian, Rita. 2001. *Archeology of Madness : Komitas, Portrait of an Armenian Icon*. Princeton : Institut Gomidas.
- Ternon, Yves, et Kévorkian, Raymond. 2015. *Mémorial du Génocide des Arméniens*. Paris : Le Seuil.
- Vaissé, Cécile. 2008. *Les ingénieurs des âmes en chef : Littératures et politique en URSS (1944–1986)*. Paris : Belin.
- Werth, Nicolas. 2006. « [Les "opérations de masse" de la "Grande terreur" en URSS \(1937–1938\)](#) ». *Bulletin de l'Institut d'Histoire du Temps Présent* 86 : 6–33.
- Werth, Nicolas. 2007. *La terreur et le désarroi : Staline et son système*. Paris : Librairie académique Perrin.
-
- Aghababian, S., et Zakarian, A., éd. 1962-1968. *Եղիշե Չարենց, Երկերի ժողովածու* [Yéghiché Tcharents, Oeuvres réunies], en 6 volumes. Erevan : Académie des Sciences d'Arménie soviétique.
- Ananian, G., et Danielian, H. 1987. *Եղիշե Չարենց* [Yéghiché Tcharents]. Erevan : Écrivains soviétiques.
- Bakhtchinian, Henrik, éd. 1997. *Չարենցապատումը ըստ անտիպ վավերագրերի. Նամակներ, անտիպ վավերագրեր* [Récit sur Tcharents d'après des documents inédits : Lettres, documents inédits]. Erevan : Sarguis Khatchents.
- Beledian, Krikor. 2009. *Հայկական ֆուտուրիզմ* [Le Futurisme arménien]. Erevan : Sarguis Khatchents.
- Gasparian, David. 1991. *Ողբերգական Չարենցը* [Le Tcharents tragique]. Erevan : Naïri.
- Gasparian, David. 1994. *Փակ դռների գաղտնիքը* [Le secret des portes fermées]. Erevan : Apollon.
- Gasparian, David. 2003. *Եղիշե Չարենցի հավատաքննությունը կամ Բանաստեղծի վերջին ատենախոսությունը : Փաստավավերագրական ողբերգություն* [L'examen de croyance de Yéghiché Tcharents ou la dernière prière du Poète : une tragédie factuelle]. Erevan : Nor-Dar.
- Gasparian, David. 2008. *Չարենցի հետ. Հուշեր* [Avec Tcharents : Souvenirs], en deux volumes. Erevan : Naïri.
- Ghazarian, Régina. 1998. *Չարենցյան նշխարներ : Հուշագրություն* [Hosties tcharentsiennes : Mémoires]. Erevan : Naïri.
- Hovhannissian, E., Mazmanian, M., Soghomonian S. et al. 1961. *Հիշողություններ Եղիշե Չարենցի մասին. Չարենցի հետ* [Souvenirs sur Yéghiché Tcharents : Avec Tcharents]. Erevan : HayPetHrat.
- Issoïan, A., et Tcharents, A. 2007. *Եղիշե Չարենց. Վերջին խոսք* [Yéghiché, Tcharents : Dernier mot]. Erevan : Hayagitak.

- Melkonian, A. 1970. « Մայիսյան ապստամբության սովետահայ պատմագրությունը » [L'historiographie soviétique arménienne de la révolte de mai, à l'occasion du 50^e anniversaire]. *Պատմա-բանասիրական հանդես* [Revue historique-philologique] : 197-201.
- Tamrazian, H., et Ghoukassian, A. 1987. *Եղիշե Չարենց, Կյանքն ու ստեղծագործությունը* [Yéghiché, Tcharents : la vie et l'œuvre]. Erevan : Arévik.
- Tcharents, Anahit. 1983. *Եղիշե Չարենց, Պոեմներ, քանաստեղծություններ* [Yéghiché Tcharents, Poèmes, poésies]. Erevan : Presse universitaire d'Erevan.
- Tcharents, Arpénik. 1999. *Եղիշե Չարենցի աղոթքները* [Les prières de Yéghiché Tcharents]. Erevan : Antarès.

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0

